

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

## ALMANACH FRANÇAIS.

Lundi 17. — Prise de Gaète (Naples), par le général Compedon 1800.

Mardi 18. — Bataille de Namur et Cit (Belgique), par le général Dejean 1794.

## MONTEVIDEO.

SIMPLE QUESTION.

A M. LE VICE-AMIRAL MASSIEU DE CLÉVAL.

La mort de nos deux compatriotes, châtrés éventrés et égorgés par l'ordre d'Oribe, est-elle vengée?

Erratum. — A la fin de notre article d'avant-hier relatif à MM. Pichon et Massieu de Clerval, au lieu d'introduction, lisez INTRODUCTION.

## JUAN MANUEL DE ROSAS.

Pour disposer ses soldats à se faire les instruments aveugles de ses plans, il fit tomber dans une embuscade d'indiens le guide de la division. Ce guide, avec deux de ses camarades, fut assassiné. Ce guide était surnommé el Niño Diablo; il connaissait parfaitement la Sierra de la Ventana, las Salinas et le territoire environnant. Après la mort du guide, les agents de Rosas dans le 5<sup>e</sup> régiment, ses peones et ses capataces, firent courir le bruit parmi ses soldats, que la division était perdue, et que, si elle faisait un pas en avant, elle serait victime de la faim et des tribus nombreuses d'indiens barbares qui l'attendaient en embuscade pour l'entourer et l'exterminer. La troupe commença à se mettre en insurrection, et les soldats refusèrent d'aller plus avant lorsqu'ils entendirent quelques détonations.

## PROLÉTON.

### UNE HAINE A BORD.

NOUVELLE MARITIME.

V.

ALENTE.

(Suite.)

—Le mien est à l'échelle, tout armé, dit Gaussard.  
—Mon épée! dit le vieux capitaine.  
Papillon, à qui le prévoyant Gaussard avait fait la leçon, en tendit une à M. de Kergal, qui se précipita dans le grand canot.  
—Poussez, commandant, il, droit sur ce canot, de toutes vos forces!  
—Soyez tranquille, commandant, dit Gaussard, ils s'enquerront.

Hortiguera, La Madrid et les autres chefs et officiers, qui se trouvaient dans la division, dirent à la troupe que ces détonations, comme cela était en effet, étaient la canonnade de la division du gouverneur Rodriguez, qui livrait quelque combat aux Indiens. Rosas, qui vit son plan d'iniquité détruit par cet incident imprévu, répondit à Hortiguera, devant toute la troupe, qu'il était criminel de ne pas marcher en avant, comme il était prescrit par le devoir et l'honneur, mais que ce qu'on entendait n'était pas UNE CANONNADE, MAIS LE BRUIT DU TONNERRE. Ces paroles furent le signal d'une insurrection complète, et la division se mit en retraite à la Sierra, pour ne s'arrêter qu'à la garde del Monte.

Cependant le général Rodriguez, avec sa petite division victorieuse, se dirigeait vers la Sierra de la Ventana; là, il eut été exterminé par les Indiens, puisque la force sous ses ordres ne dépassait pas 500 hommes, sans l'avis qu'il reçut par deux Indiens amis, de la retraite de la division Hortiguera. Quelques heures après, Rodriguez reçut un chasque de Hortiguera et une lettre du colonel Lamadrid, qui lui rapportaient ce qui s'était passé, et qui signalaient comme l'auteur de l'événement, Rosas, malgré ses protestations et son zèle apparent.

Lorsque Rosas arriva avec son régiment à la Guardia del Monte, au lieu d'arrêter les chefs de l'insurrection, comme c'était son devoir, s'il n'en était pas l'instigateur secret, il se borna à former le régiment en carré, et à le haranguer en désapprouvant la fausse démarche qu'il avait faite. Ensuite il se dépouilla de sa chaqueta rouge, et la jeta sur le sol, en versant des larmes hypocrites, et en déclarant qu'il ne voulait plus être le commandant du 5<sup>e</sup>. Il se retira dans un rancho voisin; tous ses

agents dans la conspiration, beaucoup d'autres qui les avaient imités par crainte ou par désir retournerent chez eux, et qui craignaient le châtiement de leur rébellion, ramassèrent la chaqueta de Rosas, la couperent en morceaux, en ornerent les boutonnières de leurs chaquetas, et se présenterent à Rosas, en le suppliant de ne point les abandonner. Rosas se fit quelque peu prier, et conclut en leur assurant qu'en effet l'expédition à la Sierra avait été une folie, que probablement ils y auraient péri, s'ils s'étaient avancés plus loin, mais que, chez le soldat, la subordination devait passer avant l'amour de la vie, qu'il avait pris d'abord la résolution de les laisser, mais que, les aimant comme ses enfants, il continuerait à commander le régiment pour les protéger, qu'aussi ils devaient tous déclarer à tout le monde qu'il avait désapprouvé la retraite, et qu'elle lui avait causé tant d'impression, qu'il en aurait probablement une grande maladie.

Pendant l'administration du général las Heras, qui succéda à celle du général Rodriguez, Rosas, mettant en mouvement l'influence de ses relations dans la ville, principalement celle de ses cousins les Anchorenas, celle de Maza, et d'autres personnages de cette époque qui croyaient se servir de Rosas comme d'un instrument, obtint d'être chargé du NEGOCIO PACIFICO. Il s'agissait de négociations pour maintenir les Indiens en repos, en leur faisant des présents qui flatteraient leurs goûts et fomenteraient leurs vices. Les hommes de l'administration du général las Heras, connaissant peu la campagne, éblouis par les protestations de Rosas et par la peinture imaginaire de son activité et de ses qualités (ses crimes étaient restés dans l'ombre), lui laisserent sans scrupule ce puissant moyen de fortune et de popu-

Le youyou avait une avance considérable et glissait rapidement sur une mer calme comme de l'huile; les deux ennemis unissaient leurs efforts et s'encourageaient mutuellement pour marcher à la mort, sans que l'essent fait deux frères pour l'éviter.

—Hardi! ferme! Avant! disait Jules.

—Nous gagnerons! dans deux minutes nous serons à la chélingue, répondait Fargeolles.

—Si nous courrions droit à terre?

—Impossible! nous chavirerions, la poudre se moulerait!

—Quel malheur que le pistolet ne soit pas chargé, nous nous battons ici!

—J'y avais bien pensé, mais il fallait un tiers pour prévenir toute trahison.

—C'est juste! vous aviez très sagement combiné l'affaire.

Rien de plus horrible que le sang-froid de ces deux hom-

mes, que leur accord apparent, l'ardente réunion de leurs volontés, toujours si contraires et maintenant si bien unies, car leur querelle allait enfin se vider.

Ils atteignirent une chélingue qui venait au devant d'eux.

Les lascars voulaient naturellement attendre l'autre canot afin de prendre double chargement:

—A terre! à terre! malheureux! s'écrièrent à la fois Jules et Fargeolles.

Les Indiens obtinrent, les deux ennemis touchèrent le sol, et jetant leur argent aux marinières de la chélingue:

—Soyez nous, dirent-ils.

—Voici deux pistolets!

—Voici une cartouche!

—Amorcez les deux pistolets!

—Chargez en un à hale, vite!

—Vite!

Les lascars comprenaient à peine.

larité. Pendant la dernière période de l'administration du général las Heras, Rosas poursuivait son NEGOCIO PACIFICO, en tirant sur le trésor pour des sommes énormes. Mais survint la présidence nationale, et le ministre de l'intérieur de cette administration, se voyant forcé de décréter le paiement d'une somme de 60 ou 70,000 piastres, que Rosas réclamait comme l'ayant employée dans le NEGOCIO PACIFICO, le fit appeler et lui dit : " Que, respectant les dispositions prises par ses prédécesseurs, il lui ferait payer cette somme; mais que, dorénavant, s'il voulait toujours se charger du NEGOCIO PACIFICO, il devait présenter un devis approximatif, avec pièces à l'appui, pour les frais annuels que cette négociation exigeait; que, la publicité des dépenses et des comptes étant la base de l'administration de la présidence, que, devant se présenter à la législature avec un devis général pour obtenir le vote de l'année financière, obéir à son injonction était une nécessité indispensable. Rien de plus juste et de plus régulier que ce que demandait le ministre de l'intérieur de la présidence, rien de moins offensif pour Rosas, puisqu'on lui conservait sa mission, qu'on la regularisait seulement, comme on l'avait fait pour toutes les autres branches de l'administration; mais Rosas, qui ne pouvait point présenter de devis ni prouver ses dépenses, parce qu'une grande partie de ces dépenses avaient pour objet d'augmenter sa fortune privée et de lui former des partisans dans la campagne, se déclara offensé, et se retira de la ville, sans donner suite au negocio pacifico, qui, dès que la présidence cessa, lui fut donnée sans responsabilité et dont il présenta et fit approuver les comptes, selon le mode usité quand il s'agit d'administration de fonds. Nous ferons à ce sujet un examen curieux.

(La suite au prochain numéro.)

A. DELACOUR

traducteur.

— Faites, misérables! Vous êtes payés, dépêchez-vous!

— Monsieur, dit Jules à Fargeolles, reculons-nous et ne regardons pas.

Les deux officiers firent une quinzaine de pas sur la grève.

Cependant, le grand canot était arrivé à la barre, et les rayons obliques du soleil levant éclairaient pour ceux qui le montaient la scène qui se passait à la côte. M. de Kergal voyait un des lascars, le dos tourné aux adversaires et faisant face au large, charger une des armes après avoir amorcé l'autre. Il voyait Jules et Fargeolles donner leurs instructions aux deux autres Indiens qui leur servaient de témoins. La chelingue qui se disposait à aller au devant du grand canot n'était pas encore à la mer, on la mettait à flot, mais une seconde de retard pouvait tout perdre.

Le vieux capitaine tira son épée, se dressa sur le banc du canot et cria de loin :

— Au nom du roi, arrêtez!

Ni l'un ni l'autre des deux officiers ne tourna la tête. Le bruit que faisaient les lames de la barre en déferlant couvrait la voix de M. de Kergal.

— Nous aurons le temps, monsieur, dit froidement Jules à son adversaire.

— Fort heureusement! répliqua Fargeolles.

— Allons, maraud, ces pistolets!

— Voici, voici, dit le lascar en les mêlant avant de se retourner.

NOUVELLES DU SOIR.

Par un navire arrivant de la côte avoisinant San-Jose, nous apprenons positivement que Nuñez se trouvait dans cet endroit avec 500 hommes de cavalerie, lorsque le général Rivera détacha contre lui 1500 hommes de cavalerie, divisés en trois divisions de 500 hommes. On a entendu une vive fusillade dans la direction de la Colonia; on presume que la supériorité des chevaux et du nombre ont assuré aux troupes du général Rivera une victoire complète.

L'armée orientale a eu à déplorer, dans une des dernières guerrillas, la mort du brave colonel Torrez. — L'ennemi a éprouvé une perte considérable.

— Au camp d'Oribe, des assassins à ses gages ont arraché les yeux à un malheureux soupçonné de désertion.

— On écrit de Maldonado que 200 hommes de l'armée ennemie se sont incorporés à l'armée nationale.

— Les docteurs Freyra, Vilardebo et Postels ont vacciné dernièrement toute la garnison du Cerro.

— Le nouveau chargé d'affaire de l'empire du Brésil, accrédité auprès du gouvernement de cette république, est arrivé aujourd'hui sur la corvette Da Januaria.

— Une lettre de Cadix annonce le départ d'une escadre anglaise pour le Rio de la Plata.

A M. le rédacteur en chef du Patriote Français.

Monsieur,

Dans les circonstances critiques où nous nous trouvons, de hautes et puissantes considérations d'intérêt et de famille m'ont obligé de me tenir tout à fait en dehors du mouvement général de la population française de Montevideo. J'ai sacrifié mes sympathies pour ne pas compromettre le bien-être futur de ma famille, et ceux de mes compatriotes, qui connaissent mes convictions et ma conduite, les trouvent inattaquables. Le meurtre récent, dont votre journal nous a retracé avec vérité les circonstances épouvantables, a profondément ému mon cœur, et je crois de mon devoir, avec les réserves que m'impose ma position

— Droit à terre! criait de son côté le commandant aux rameurs.

Le patron obéit et s'enfonga hardiment dans la barre: le cenot franchit parfaitement la première lame, vint en travers à la seconde, et fut chaviré par la troisième. Les douze matelots qui le montaient et l'officier supérieur se trouvèrent alors roulés pêle-mêle sur le rivage, où l'embarcation se brisa.

Le vieux commandant tenait encore son épée nue à la main, quand on le vit disparaître. Gaussard et ses canotiers le suivaient de près.

Tant que les deux adversaires avaient espéré que les gens du grand canot attendraient une chelingue pour débarquer, ils s'étaient crus maîtres du temps et avaient continué à suivre leur plan avec un calme favorable. Chacun des témoins indiens devait recevoir un pistolet du troisième lascar, qui, d'après ses institutions, n'avait chargé qu'un seul. Mais quand Jules et Fargeolles virent l'ombrage se hasarder dans la barre, et surtout quand ils reconnurent M. de Kergal, leur sang-froid les abandonna.

— Les armes! les armes! crièrent-ils à leurs témoins. Les témoins obéirent.

Jules et Fargeolles saisirent et armèrent chacun un pistolet.

Alors ils s'avancèrent à grands pas l'un vers l'autre pour se placer réciproquement leur canon sur la poitrine. Le signal de faire feu se faisait attendre: l'Indien qui

de vous présenter à ce sujet quelques considérations; elles seront courtes et loyales. Je mets mon nom à votre disposition, et je désire que ces lignes soient publiées sous le voile de l'anonymat, trop heureux si j'apprends qu'elles ont pu produire quelque bien.

Deux fois déjà, lorsque mes compatriotes armés pour des motifs que vous avez expliqués clairement, ont cru devoir prouver sur le champ de bataille que leur résolution est sérieuse et vraie, je n'ai pu me défendre d'un sentiment triste et douloureux, en les voyant s'exposer aux chances des combats, eux qui protégés efficacement, ne devaient connaître et n'auraient connu que l'activité commerciale et le travail pacifique. J'ai regardé plus d'une fois avec amertume les 150 canons envoyés par la France pour les protéger, et mon cœur, en face de leur silence impassible, éprouvait un serrement indéfinissable. La mort de plusieurs français, les blessures de quelques autres, augmentèrent la tristesse de mon abîme.

L'égoïsme récent de nos deux compatriotes, dont les noms sont dans toutes les bouches, m'a fait sentir d'horreur et de tristesse d'indignation. Comme français et comme homme, cette froide et hideuse cruauté a rempli mon âme d'un deuil éternel: la vengeance d'un semblable crime me parut, de la part de notre vice-amiral M. Massieu de Clerval, non pas seulement un droit, mais un devoir.

Lorsqu'on annonça qu'une commission militaire avait été envoyée au camp du général Oribe, pour examiner les cadavres et exiger une réparation, j'éprouvai une satisfaction bien légitime. Comme vous, monsieur, j'ai été cruellement désappointé. Je m'attendais non seulement que, après l'engagement pris par le général Oribe de respecter ses prisonniers, M. Massieu de Clerval, justement indigné de voir cette convention violée, se parât de dédain, et l'autorité de la France en lutte à un mépris flagrant, saisirait cette occasion de montrer que son pays est civilisé, respectable et fort. Notre amiral ne l'a pas encore prouvé.

Plus d'une fois, à Maroc, par exemple, et dans la Polynésie, nos commandants de station ont fait infliger à des barbares, qui violaient des engagements pris ou insultaient à la civilisation, des punitions rudicaes et justes. Donc, à mon avis, les auteurs des assassinats, que vous avez généreusement stigmatisés, devaient être livrés à notre chef d'escadre, et fusillés publiquement pour servir d'exemple. Et c'eût été un exemple que le Louvre public eût approuvé et compris; il y a faiblesse à ne pas l'avoir donné.

Récemment encore et sous nos yeux, M. le commandant Purvis, voyant les Anglais s'écarter des menaces du général Oribe, le força de rétracter, en ce qui concernait les Anglais, sa circulaire du 1er avril. Comment parvint-il à obtenir cette rétractation? Nous le savons tous: en immobilisant l'escadre de Brown sous la bouche de ses canons

était chargé de le donner restait muet, car il entendait M. de Kergal qui courait de toutes ses forces en disant:

— Arrêtez! arrêtez! Au nom du roi, désarmez-les!

— Compte donc, misérable! s'écria Jules.

— Je vais compter moi-même, dit Fargeolles.

— Allez, monsieur, répondit son adversaire.

Fargeolles compta:

— Une! deux!..

— Tu ne diras pas trois! hurla Gaussard en le poussant rudement.

L'enseigne tomba sur le côté et pressa la gachette impatience.

On entendit siffler une balle.

— Malédiction! s'écria-t-il avec rage, je l'aurais tué!

J'ai droit à sa vie! je la veux!

— Monsieur Fargeolles, silence! dit le vieux capitaine de frégate, dont l'épée était étendue entre les deux officiers.

Jules, attendant, les yeux hagards, la bouche béante, paraissait ne point comprendre ce qui se passait autour de lui.

La populace indienne, les mariners des chelingos s'étaient amoncés. Les matelots du canot restaient stupéfaits.

— C'est égal, je l'ai sué, murmura Gaussard, mais il ne s'en est pas fallu du l'épaisseur d'un fil à voile!

— Une chelingue, et qu'on me suive! reprit le commandant. Monsieur Renaud, m'attendez-vous! Monsieur Fargeolles, suivez-moi! Allons Gaussard, une chelingue!

Vous avez parfaitement indiqué, à cette époque, ce contraste frappant entre la conduite de M. le commodore Purvis, et celle de M. le vice-amiral Massieu de Clerval. Ce dernier ne devait-il pas se rappeler cet acte du commodore anglais, aujourd'hui qu'un général du service de Rosas ne se contente plus de menacer nos compatriotes, mais ordonne et toëre que des assassins les égorgent, et boivent, à la lettre, le sang français? Certes, je comprends que notre amiral se soit adressé directement à Rosas, puisque Oribe n'est qu'un instrument; mais connaissant l'homme, il devait s'assurer une garantie: une garantie naturelle, c'est l'escadre de Brown.

Si Rosas, comme cela n'est que trop certain, endort par des échanges de correspondances l'indignation momentanée de M. Massieu de Clerval; si, fatigué de la diplomatie obscure et captieuse du gouverneur de Buenos-Ayres, celui-ci se contente d'une excuse banale ou même d'une réparation écrite;—Rosas, qu'une suite de l'escadre de Brown aurait amené à une réparation complète; Rosas, qu'un acte énergique aurait forcé de punir exemplairement les meurtriers, se vante de la naïve bonne foi de notre agent militaire, exaltera devant ses intimes sa propre habileté, et dépréciera cette civilisation européenne pour laquelle il professe une haine si dédaigneuse.

Ces conséquences ont dû naturellement se présenter à l'esprit de M. Massieu de Clerval. Cependant l'escadre de Brown parade encore devant le port de Montevideo; la Tactique est allée à Buenos Ayres, et ne servira, je le crains, que de courrier, pour porter et rapporter des démonstrances polies et des protestations mensongères.

Cependant, depuis le traité Mackau, le nom français a besoin d'être relevé sur ces rives: les Anglais, témoins des actes décisifs de leur commodore, se rient des tergiversations de notre amiral. Puisse un bon génie inspirer à M. de Clerval une résolution qui démente tous les reproches dont il est pour le moment l'objet! Puisse-t-il exiger de Rosas, et péremptoirement, qu'il lui livre les assassins dans les plus bref délai? Quand il aura obtenu cette réparation, la seule qui soit convenable, quand les meurtriers auront été livrés à la justice humaine, les rancunes se taigont, les barbares craindront d'outrager l'humanité, nos compatriotes seront satisfaits, et M. Massieu de Clerval pourra se dire: "J'ai fait justice au nom de la France, et le gouvernement français l'approuvera."

UN FRANÇAIS NON ARMÉ.

M. le chef de police a publié une ordonnance, appelant à la police tous les individus qui entrent dans cette capitale, pour prendre une papelette qui sera délivrée gratis; les personnes, chez lesquelles ces individus sont logés, sont obligées de délivrer leurs noms à la police, et de dé-

Deux minutes après, une barque du pays, chargée des officiers et des matelots de la corvette, prenait à sa remorque le joujou jusque-là abandonné en dehors de la barre et que les lames n'avaient pas encore rulé à la côte.

Quand on accosta à bord, l'équipage, occupé à laver le pont, suspendit curieusement le travail. Desbagues, regut à l'échelle le commandant, dont les vêtements suissaient encore d'eau de mer.

— Appelez le capitaine d'armes! dit l'officier supérieur, dont les regards se portaient alternativement de Jules à Fargeoles.

Le premier était pâle et tremblait de tous ses membres; la fièvre le glaçait. Gausnard et l'apillon le soutenaient; sans leur secours il serait tombé sur le pont.

Fargeoles était livide, ses yeux tournaient dans leurs orbites et s'injectaient de sang. Une abondante sueur coulait de tous ses membres; sa face se contractait parfois, comme celle d'un homme atteint d'hydrophobie. Il s'était appuyé contre un canon et s'y cramponnait convulsivement.

Le capitaine d'armes parut.

— Vous allez, lui dit le commandant, conduire l'un après l'autre ces deux messieurs dans leurs chambres. Vous placerez un factionnaire à chaque porte avec défense expresse de les laisser sortir, sous aucun prétexte. Vous me remettrez les épées de ces messieurs, car ils doivent garder les arrêts forcés jusqu'à nouvel ordre.

clarer s'ils sont porteurs de la papelette susmentionnée.

— M. le chef de police a publié, pour tous les employés des dispositions qui ne peuvent que relever la moralité et la dignité des employés du gouvernement; il a publié également un décret relatif à la fête du 19 juillet, que les circonstances du siège empêchent de célébrer avec les cérémonies brillantes qui devraient naturellement l'accompagner.

Toutes les familles, expulsées et tourmentées par les troupes de Rosas, trouveront un asyle bienveillant et sûr dans cette capitale; Une ordonnance de police leur accorde généreusement cette charitable garantie.

## AVIS DE POLICE.

La numération des rues de Las camaras et de 19 de Julio étant terminée, on fait savoir à leurs habitants que, dès demain, court le délai fixé pour effacer les anciens numéros.

Montevideo, 16 juillet 1843.

L'officier principal,

A. PILLADO.

## EL GAUCHO

### JACINTO CIELO.

#### AL PATRIOTA FRANCÉS.

Aunque V. no es Oriental,  
Señor Patriota Francés,  
Los gauchos sabemos que es  
Un patriota liberá,  
Y como es accidental  
Ser Francés ó Americano,  
Lo estimo como á paisano,  
Porque dice quien lo entiende,  
Que V. muy lindo defiende  
La causa contra el tirano.

## FRANCE.

PARIS, 27 AVRIL.

M. Guizot, dit un journal, a la plus grande envie de changer le titre de son ministère pour en agrandir les attributions. Sous l'appellation de ministre des relations extérieures, il voulait accaparer à son profit une partie de l'administration de la marine, notamment les nouvelles occupations des îles Marquises, d'Otaïti, &c.

L'ambassade anglaise voyait ce projet avec plaisir. Dans le conseil des ministres, on parlait de ce projet comme d'une chose utile à l'homogénéité du service.

M. l'amiral Roussin a résisté, le maréchal Soult s'est prononcé dans le même sens, et M. Guizot n'a plus insisté.

Il fallut porter Jules, qui s'était évanoui.

Le capitaine d'armes et l'infirmier donnèrent le bras à Fargeoles.

— Monsieur Desbagues, poursuivait le commandant, faites essayer le pont et barrez l'assemblée.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il était ordonné à l'équipage de reconnaître l'évê de marine pour officier en second et de lui obéir en tout ce qui concernait le service.

Les autres élèves du bord furent répartis aux divers postes d'officiers, et le service reprit sa marche accoutumée.

Alors, seulément alors, le commandant descendit dans sa chambre. Lorsqu'il s'y vit seul, il ne fut plus forcé par le décorum à rester impassible et froid comme la justice. Le moment de pénibles réflexions était venu pour lui.

— Que faire maintenant? se demandait-il. Quel était son devoir? Son devoir d'officier d'abord, son devoir d'homme ensuite. Devait-il exécuter sa menace et traduire les deux adversaires devant une cour martiale, celui-ci sous la prévention d'avoir abandonné son quart, d'avoir violé un ordre formel et d'avoir donné à l'équipage l'exemple de la désobéissance; celui-là sous l'accusation d'avoir désobéi de même et de s'être mis dans le cas d'attenter à la vie de son supérieur? D'un autre côté, qu'importe Fargeoles eût pu faire et dire, il y avait dans Jules quelque chose de loyal que le vieux capitaine de la Sévère ne

sur son projet et sur les nominations à faire au sujet des nouvelles occupations dans l'Océan.

(Journal du Havre.)

— Le ministre de la marine vient de donner des ordres pour l'envoi d'une grande quantité de bouches à feu aux îles Marquises.

La maison Marietta, de Paris, vient aussi de recevoir l'avis de fonder des cloches pour des églises en bois que l'on doit ériger dans ces îles. Enfin, quatre-vingt maisons en bois, à deux et à trois étages, sont commandées à Paris pour cette même destination.

— M. Perrée, gérant du *Siècle*, dont l'élection au grade de capitaine de la garde nationale avait été annulée pour vice de forme, a été réélu ce matin. Il n'avait été élu la première fois qu'à la stricte majorité; il a obtenu aujourd'hui six voix en plus.

— Il est assez curieux que M. Marchetti soit chargé à la fois d'exécuter les statues équestres de Napoléon et de Wellington.

— Aujourd'hui à midi, il y a eu grande revue dans la cour des Tuileries et sur le Carrousel. L'infanterie était alignée parallèlement au château, dans la cour. — L'artillerie et la cavalerie occupaient la place.

Le préfet de police, à cheval et en grand uniforme, surveillait en personne toutes les mesures qui avaient été prises pour tenir le public à distance.

Le roi, accompagné du duc de Nemours, du prince de Montpensier, du maréchal Soult, des généraux Aupick et Sébastiani, et d'un immense état-major, est successivement passé devant les lignes de front de l'infanterie, de l'artillerie, et enfin de la cavalerie.

Le roi montait un cheval gris assez vil. Après être passé devant tous les fronts, S. M. et son cortège sont allés se placer à quelque pas, en avant du pavillon de l'Horloge. Là elle a fait une distribution de croix de la Légion d'Honneur à un assez grand nombre d'officiers, sous-officiers et soldats.

Le défilé a eu lieu enfin avec une admirable précision dans l'ordre suivant: 22e d'infanterie légère, 59e de ligne, 64 de ligne, 4 batteries du 3e d'artillerie et 2 escadrons de lanciers. Ces beaux régiments quitteront incessamment la capitale.

Après le défilé, les troupes se sont un instant repressées sur les quais, sous le commandement des sous-officiers; les officiers se sont rendus au château pour recevoir les compliments d'usage et une invitation à dîner pour ce soir. Il y a banquet militaire de 300 couverts au château.

Aucun accident n'est arrivé, et la revue était terminée à une heure et demie.

[Commerce.]

pouvait s'empêcher de reconnaître. Dans le cas présent la désertion même portait avec elle son excuse. Ce n'était pas la conduite d'un homme méprisable que celle d'un officier qui oubliait ses épaulettes, son rang, sa position à bord pour se mesurer d'individu à individu avec un subalterne.

— Il y a eu telle époque dans ma vie, s'avouait tard, bas l'officier supérieur, où, moi aussi, j'aurais soulevé aux pieds la discipline, pour ne point répondre à des insultes par un texte d'ordonnance. Qui a les torts les plus graves? M'en suis-je informé? Non, je l'ignore. Et si j'avais appuyé le débarquement du lieutenant lorsqu'il l'a sollicité, il serait à terre à cette heure, loin d'un ennemi qui pourrait bien être le vrai coupable dans tout ceci, je le crains à présent.

Le capitaine de frégate se rappelait alors mille insinuations de Fargeoles contre son adversaire, et les voyait sous un jour tout nouveau, fut peu honorable pour l'escadre.

— Renaud, au contraire, poursuivait-il, s'est toujours renfermé dans une généreuse réserve. Ce n'est que vers ces derniers temps (l'autre le possédait à bout sans doute), ce n'est que depuis un mois ou deux qu'il a usé de son autorité avec rigueur, et leur cartel était déjà échangé peut-être.

Comme contre-poids à ces considérations favorables au jeune second, se plaçait le souvenir de l'amitié qu'il professait pour le père de Fargeoles.

[La suite au prochain numéro.]

## NOUVELLES DIVERSES.

—Plusieurs journaux ayant révoqué en doute la possibilité d'un mariage entre le prince de Montfort (fils de Jérôme Napoléon) et la reine d'Espagne, la *Législature*, journal qui représente une portion de la chambre des pairs, dit ce matin :

« Nous ne prétendons pas qu'il soit certain que le prince Jérôme Napoléon épousera la jeune reine, nous disons seulement que le projet de cette union est favorisé par de très hautes influences étrangères et qu'il inquiète vivement le ministre. »

## AVIS DIVERS

## AVIS.

On demande une domestique française, rue Ituzaingo N<sup>o</sup> 32.

## AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, à l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, remettra à neuf les marabouts; l'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

## AVIS.

Les personnes qui ont des affaires d'intérêts avec le défunt Pierre Tihet, sont invitées à se réunir lundi prochain 17 du présent mois, dans la maison de M. Jean LAPHIN, derrière le théâtre neuf, à midi précis, pour prendre une résolution définitive.

## AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, que s'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

## ADJ. LEGIONS ETRANGERES.

## Démonstration de la répartition des terrains offerts.

Le gouvernement de la république et les chambres ont décrété avec force de loi, que la présente guerre terminée, il serait donné en propriété et à titre de récompense aux légions française et italienne, et à tous les étrangers qui s'armèrent comme elles, VINGT LIEUX DE TERRAINS DE PROPRIÉTÉ PUBLIQUE SUR LE LITTORAL DE LA REPUBLIQUE. — Remarquons en passant que c'est sur le littoral, c'est-à-dire sur les côtes de la république, où les terrains ont une plus grande valeur. Il leur a été promis également 50,000 têtes de bétail.

Laisant de côté l'examen de la répartition de ce bétail, dont le calcul est très facile, je le ferai seulement à l'égard des terrains.

Chaque lieu de terre dans le pays contient soixante cadres de hauteur et soixante cadres de base; ce qui fait 3,600 cadres en superficie ou carrées; cette somme multipliée par 20, qui est le nombre de lieux; donne un total de 72,000 cadres carrés. Eh bien! En supposant que les légionnaires étrangers soient au nombre de 3,600, chaque individu aura indubitablement pour sa part environ dix-sept cadres de terrains. Pour peu que cela vaille, on peut calculer que chaque varre carrée vaut un réal, la valeur en est beaucoup plus élevée, puisque nous avons vu M. Lafone vendre à deux réaux (argent) la varre carrée de ses terrains à la barra del Pantano. Chaque cadre contient 10,000 varres carrées; les dix-sept cadres font 190,000 varres; qui à un réal, présentent une valeur de 23,750 piastres; récompense magnifique assurément quel qu'on en dise ou qu'on dise qu'elle n'est que la moitié.

en calculant à un demi réal la varre, puisque cela produirait encore environ 12,000 piastres pour chaque individu. Si l'on joint à cela le produit qui sera tiré d'une aussi grande étendue de terrain par plus de 3,000 hommes laborieux, la valeur monte à une hauteur prodigieuse. Chaque soldat aura obtenu cette récompense, en défendant sa vie contre les couteaux des égorgeurs, qui ont juré d'exterminer les étrangers et leurs familles; il aura de plus conquis pour toujours l'amitié et l'estime d'un peuple généreux et reconnaissant.

Ma démonstration mathématique est, j'en suis sûr, claire et vraie.

Un ami des Légionnaires.

## AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,

Adré. Barriere.

## VENTE.

On désire vendre à Buenos-Ayres l'établissement de ferrurerie et armurerie de messieurs Richard et Demet, situé rue de la Fédération Plate, à 2 1/2 cuadro de la place de la Victoire.

On vendrait séparément l'atelier de ferrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

S'adresser à Montevideo, rue de los treinta y tres, au magasin de meubles, en face du café du Commerce.

## Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

## Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

Se alquila un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; en esta imprenta del Patriote frances duran razon.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la *aracilla*, le Chant du Départ, le Veillon au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle. S'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pastoria.

## CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue du Cerrito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient recevra une bonne récompense.

Celui qui aurait un billard et voudrait louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos Ayres, n. 232 et 234.

## AVIS.

On demande un garçon de café. S'adresser au café Labastido au Moelle.

La lithographie de monsieur Giclis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Giclis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servies avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

## ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Cisto aîné, maison Lavalleja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

## AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandí, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

## AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

## POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Geres, rue de Buenos Ayres n. 15R.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.